

fut lorsque, sa vue s'affaiblissant, il fut obligé de suspendre la célébration des saints mystères et la récitation du breviaire. *Je ne suis plus bon à rien*, disait-il ; « qu'est-ce que c'est qu'un prêtre qui ne peut plus dire la sainte messe, réciter son breviaire, ni faire aucune fonction du ministère ? n'est-ce pas comme s'il était mort ? Ah ! si Dieu m'appelait à lui !.... » Cette double privation lui fut on ne peut plus sensible ; accoutumé qu'il était à nourrir sa foi et à entretenir sa piété en puisant tous les jours à ces sources divines les grâces les plus abondantes, il lui semblait que Dieu ne pouvait lui refuser son pain de chaque jour ; il comprit néanmoins que l'obéissance, selon la parole des livres sacrés, est préférable à la prière la plus fervente et même au sacrifice le plus entier. Alors il s'humilia de s'être montré trop sensible à l'épreuve par laquelle il avait plu à Dieu de le faire passer ; tout ce qu'il fit, pour suppléer, autant qu'il était en lui, aux secours qu'il retirait de la célébration des saints mystères et de la récitation du saint office, fut d'assister au redoutable sacrifice de l'autel et de mettre sur son cœur le sceau divin du christianisme aussi souvent que sa santé le lui permettait. Il ne manquait pas une des bénédictions qui se donnaient ou dans l'église de la Charité, ou dans la chapelle des Claristes, ou dans le pieux oratoire du Sacré-Cœur. Rentré chez lui, il vaquait à la prière, ou se faisait faire des lectures édifiantes, ou se livrait à de petits travaux manuels, en sorte que le Seigneur ne l'a pas trouvé oisif, quand il est venu le visiter.

Un de ses principaux regrets sur la fin de sa carrière, alors que toutes les illusions se dissipent et que les craintes nous exagèrent souvent nos erreurs, c'était de s'écrier : « Mon Dieu, je vous ai bien mal servi ; au lieu de tra-